

REVUE DE LA SOCIETE SUISSE D'ETHNOLOGIE  
ZEITSCHRIFT DER ETHNOLOGISCHEN GESELLSCHAFT  
RIVISTA DELLA SOCIETA SVIZZERA D'ETHNOLOGIA

---

# TSANTSA 12 / 2007

IN ANDEREN UMSTÄNDEN

MATERNITÉS EXTRA-ORDINAIRES

---

**Les paysans des Andes sur les bancs de l'université. L'éducation  
familiale des « cols blancs » et des « mains douces »**

Philippe Beaud

TSANTSA, Volume 12, May 2007, pp. 124 - 128

Published by:

Société Suisse d'Ethnologie/Schweizerische Ethnologische Gesellschaft, Bern

The online version of this article can be found at:

<http://www.tsantsa.ch>

Contact us at:

[tsantsa@seg-sse.ch](mailto:tsantsa@seg-sse.ch)



This work is licensed under a  
Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.5 Switzerland License

# LES PAYSANS DES ANDES SUR LES BANCS DE L'UNIVERSITE

L'EDUCATION FAMILIALE DES «COLS BLANCS» ET DES «MAINS DOUCES»

PHILIPPE BEAUD

## EDUCATION FAMILIALE ET RÉUSSITE SCOLAIRE DANS LES ANDES

En 2000 et 2001, nous avons réalisé une ethnographie sur l'éducation familiale dans les communautés andines quechuaphones du Callejón de Huaylas<sup>1</sup> au nord du Pérou. En 2002 nous avons continué ce travail en observant les relations entre familles et enseignants et le quotidien des enfants dans l'école rurale. Durant ce second terrain, nous avons porté notre attention sur la réussite «atypique» de certains enfants, dans un contexte marqué par une désertion scolaire généralisée. Nous avons donc demandé aux enseignants comment ils expliquaient cette réussite. Leur réponse tenait en deux mots: travail personnel et intelligence supérieure; quant à l'influence parentale, elle était jugée dérisoire. Ces réponses étaient en contradiction avec les paroles des mères et des pères collectées durant nos précédentes recherches. Les entretiens avaient clairement démontré l'existence de stratégies de scolarisation ou de non-scolarisation étroitement liées à une vision ambivalente, entre attirance et rejet, de la culture et du mode de vie citadin. Pour mettre à jour les stratégies et les attitudes éducatives des parents dans les foyers, et leur influence

sur la réussite scolaire du sujet, nous avons analysé le récit de vie de dix-huit diplômés ou étudiants amérindiens de 18 à 65 ans.

## RÉCITS DE VIE, PRATIQUES ÉDUCATIVES ET PROJETS DE VIE

Au Pérou, en dépit de la marginalisation économique et politique, des discriminations ethniques et linguistiques et du manque de moyens économiques, certains enfants issus de familles paysannes réussissent des études supérieures<sup>2</sup> et atteignent les bancs de l'université. Diplômés, ils s'installent ensuite en ville et s'intègrent tant bien que mal dans la société citadine postcoloniale. Hommes et femmes, ils deviennent des «cols blancs» ou des «mains douces», fierté de leur famille et de leur communauté, porteurs d'espoir économique, social mais aussi culturel au travers de la solidarité intergénérationnelle: «Demain, plus tard, mes parents vont, avec l'âge, ne plus pouvoir travailler, je vais donc les aider, comme on dit [...], c'est l'objectif que je porte en moi.» (Eduardo, 25 ans, étudiant instituteur de première année, deuxième d'une fratrie de trois enfants) Pour mettre au jour les pratiques éducatives

<sup>1</sup> Le Callejón (Vallée) de Huaylas est encadré par deux cordillères: la Negra aride, dépourvue de neige, et la Blanca couverte de glaciers, fréquentée par de nombreux touristes étrangers.

<sup>2</sup> Nous considérons comme études supérieures tout diplôme obtenu après les cinq années de collège.

des parents dans le foyer et leur influence sur le processus de réussite scolaire des sujets, nous avons utilisé l'outil qui nous est apparu le plus pertinent: le récit de vie. Il s'agit pour nous, au travers de ces tranches de vie, non pas d'étudier une société «autre» de loin, ou de l'extérieur, mais d'ouvrir un dialogue, souvent difficile car sensible, avec le terrain. Nous recentrons ainsi la recherche non plus autour du seul comportement des acteurs, mais aussi sur les projets de vie et les visions de l'altérité (Geertz 1986).

### L'ÉDUCATION INFORMELLE ET LES FREINS À LA SCOLARISATION

L'éducation paysanne est marquée par l'économie de mots et de moyens. Il s'agit d'une pédagogie de l'action, active et opportuniste, qui associe la démonstration d'une technique (filage de la laine) ou l'enseignement d'un savoir (soigner les animaux) à son observation attentive et à sa mise en pratique. Les enfants apprennent par le voir (Huayhua 1999) et réussissent souvent les gestes techniques à la première tentative. Les niveaux de connaissance des enfants et leur maîtrise des techniques liées aux activités quotidiennes de la vie paysanne dépendent de leur âge, de leur maturité, de leur sexe, des connaissances des parents et des occasions d'apprendre. Dans la famille andine, on ne force pas le passage des savoirs, on l'accompagne, on l'intègre naturellement dans les activités quotidiennes. Il ne s'agit pas, cependant, de laisser faire l'enfant, mais bien de le laisser «pour faire». Au travers des contes, mythes et légendes traditionnels, les parents inculquent aussi à leurs enfants que les êtres humains (les vivants et les morts) sont liés à la terre, à la nature, aux animaux et participent à l'environnement dans son entier. Dans cette vision holiste de l'existence, tout ce qui se passe à chaque instant peut être interprété comme le signe d'un bon présage ou d'un événement funeste. La langue quechua ou *runa simi* tient une place prépondérante dans l'éducation<sup>3</sup>. Même métissé, le quechua demeure à ce jour, dans la majorité des communautés du Callejón de Huaylas, la marque de l'identité culturelle paysanne. Il assure la transmission de la culture, des savoirs paysans

et forme une barrière contre l'intrusion de l'étranger, le *misti*<sup>4</sup>: «en milieu rural c'est tout en quechua, quechua seulement, tout le temps pour toute chose, quand tu parles un peu en castillan, ils ne te comprennent pas, ils te répondent en quechua» (Carlos, 24 ans, technicien agronome, aîné d'une fratrie de quatre enfants).

L'économie rurale est classiquement orientée vers l'autosuffisance, l'enfant est un «bien», une force de travail dans un groupe familial qui compte en moyenne six enfants (Zevallos 2000)<sup>5</sup>: «Envoyer nos enfants à l'école, on voudrait bien, mais comment? On manque déjà de bras; il faut bien vivre!» Investir dans l'école représente un dilemme pour les familles les plus pauvres. Si elles ne nient pas l'utilité de l'école – «les enfants doivent apprendre à écrire et à compter, sinon comment feront-ils plus tard?» –, ces familles craignent, par contre, «l'inévitable départ» vers la ville de leurs enfants instruits qui peut provoquer une rupture de la solidarité intergénérationnelle: «Pourquoi aller à l'école? Les enfants, ils étudient, et ensuite? Ils partent à la ville et qui s'occupera de nous, de la terre, des animaux?» La situation est particulièrement difficile pour les enfants dont les parents vivent sur les terres des beaux-parents, comme Lucia (30 ans, institutrice, fille unique) nous le confie: «Ma mère a beaucoup souffert, elle a été traitée sans ménagement, comme une esclave par mes grands-parents [...] quant à moi ils me disaient de m'occuper plutôt des cochons que d'aller à l'école.»

### LES MOTIVATIONS PARENTALES DE L'INVESTISSEMENT SCOLAIRE

Dix des dix-huit personnes de l'échantillon dénigrent fortement la vie paysanne dans laquelle ils perçoivent surtout un manque de culture, l'analphabétisme, la violence et le machisme. Ce dénigrement, surtout dans les familles les plus pauvres, va de pair avec une idéalisation du mode de vie du citadin, celui du *misti* (Contreras 1996): «Tu dois étudier, tous les efforts que tu fais, tu vas y arriver, toi tu n'as pas de père, c'est pour toi que je lutte, tu dois essayer d'étu-

<sup>3</sup> Pour dix personnes interrogées, le quechua et le castillan se conjuguent au foyer. Par contre, pour les autres sujets (la moitié de ceux qui ont été rencontrés), plus éloignés de la ville ou plus défavorisés économiquement, le quechua reste la langue unique de l'éducation familiale, l'apprentissage de l'espagnol ayant commencé à l'école.

<sup>4</sup> Le *misti* est le terme quechua pour désigner l'étranger de la ville.

<sup>5</sup> Dans notre échantillon nous constatons une moyenne légèrement supérieure à six enfants par couple avec deux fois plus de garçons que de filles; en ville la moyenne est supérieure à deux enfants.

dier, de te dépasser [...] comme la famille de ton père qui a les mains propres, douces.» Les paroles de la mère de Lucia traversent les générations et Lucia, maintenant mère, tient à son fils un discours identique: «De retour à mon village [natal], nous sommes allés couper du blé et j'ai demandé à mon fiston, en le voyant transpirer et porter son fardeau de blé: «Papito tu veux transpirer comme maintenant ou tu veux être assis en costume dans un bureau avec son ventilateur?» L'école représente pour ces familles la «roue de la fortune». En ce qui concerne le dénigrement du monde paysan, nous avons ressenti chez certains sujets qu'il agissait comme un rempart contre un sentimentalisme culturel des origines qui rendrait difficile leur processus d'intégration dans la cité. Quant au dénigrement de la culture paysanne émanant des parents, il est peut-être, dans certains cas, l'expression d'une stratégie implicite favorisant la scolarisation des enfants, car les parents savent que l'adaptation de leurs enfants à la culture citadine est indispensable à la réussite de leurs études. Comme Candau (1996), nous constatons que mémoire familiale et rapport à l'identité première sont ici étroitement imbriqués.

Dans les familles où les parents font partie des notables, la motivation scolaire correspond plus à un devoir social et politique. Carlos, le fils d'un président de communauté, est sermonné par son père et son oncle après avoir redoublé une classe de primaire: «Vous devez étudier, vous devez accomplir votre devoir, parce que sinon, si vous n'avez pas d'études, il n'y a rien, vous devez aller de l'avant [...] car ainsi vous pourrez avoir des responsabilités.» La motivation scolaire dans ces familles s'explique par leur volonté de confirmer le statut qui est le leur dans la communauté ou de le dépasser. Les familles de la classe dirigeante ne sont pas nécessairement aisées, c'est-à-dire propriétaires de terres et / ou de troupeaux importants, ce sont parfois des référents techniques: soigneur, herboriste, forgeron, menuisier et plus souvent des dirigeants communautaires<sup>6</sup>: secrétaire, trésorier, maire. Ces familles sont souvent l'objet d'un grand respect dans la

population: «Dans chaque lieu où nous [...] arrivions et étions reçus, à peine nous donnions le nom de mon père, nous avions de suite droit à des égards particuliers.» (Alfredo, 26 ans, technicien agronome, aîné d'une fratrie de six enfants et fils de dirigeant communautaire) Pour les sujets issus de ces familles de notables, le monde rural, tout en restant rude, apparaît comme un lieu agréable et la ville comme un lieu d'ennui.

Indépendamment du niveau socio-économique de la famille, le niveau de scolarisation de la mère est toujours inférieur à celui du père, qui ne dépasse pas pour autant le niveau de l'école primaire à une exception près et nous n'avons, dans notre panel, qu'un seul père non scolarisé pour huit mères non scolarisées<sup>7</sup>. Cette sous-scolarisation pousse une majorité de mères, et certains pères, à encourager les garçons comme les filles à faire des études. Ces parents, par l'entremise de la réussite scolaire de leurs enfants, répondent ainsi à leurs frustrations éducatives et l'expression «vous devez devenir meilleurs que nous» est récurrente dans la majorité des récits. Nous retrouvons cette situation dans la famille d'Isabel (33 ans, septième d'une fratrie de neuf enfants, en dernière année d'école d'institutrice) avec une mère qui possède un niveau d'études primaires supérieur à celui d'un mari porté sur la boisson et violent: «Elle nous disait: «Mes filles que pouvons nous faire, vous devrez aller travailler pour étudier, pour vous éduquer, je ne veux pas que vous souffriez comme moi...»

## STRATÉGIES DE SCOLARISATION ET PARCOURS SCOLAIRE

Le parrainage ou *compadrazgo*<sup>8</sup> avec des personnes de rang social, économique ou politique supérieur à celui de la famille, voire avec des étrangers, les *gringos*<sup>9</sup>, est une pratique courante. Il faut cependant distinguer les parrains intronisés comme tels, lors d'un baptême ou de la cérémonie du *rutuchi*<sup>10</sup>, et les parrains politiques ou «non offi-

<sup>6</sup> Les dirigeants communautaires exercent souvent à titre honoraire.

<sup>7</sup> Contrairement à la mère, le père est toujours bilingue et il maîtrise au minimum l'écriture et la lecture du castillan.

<sup>8</sup> Le *compadrazgo* ou l'alliance politique par le parrainage est une stratégie fondamentale d'insertion et d'ascension sociale des familles (Ortiz Rescaniere 1989: 152, 161).

<sup>9</sup> Les parents qui travaillent avec des touristes étrangers perçoivent l'école comme un tremplin vers une possible migration de leurs enfants vers les pays du Nord. Leur logique repose non plus sur les imaginaires ou les représentations associés au mode de vie du *misti*, mais sur ceux liés au mode de vie occidental.

<sup>10</sup> Durant cette cérémonie, vers 5-6 ans, les membres de la famille et de la parentèle coupent une mèche de cheveux du garçon et offrent un cadeau; cette cérémonie symbolise sa progression vers le monde adulte.

ciels» qui ont, à un moment donné de la vie du sujet, joué un rôle de mécène (économique, psychologique, technique ou politique). Ce sont souvent les sujets qui «choisissent» leurs parrains politiques: «le professeur commençait à avoir confiance en moi, je l'accompagnais, lui portais son cartable, son parapluie [...] certaines personnes invitaient le professeur, moi je m'asseyais dans un coin puis nous continuions vers le village et je retournais à la maison [...] je faisais cela parce que le professeur était sûrement fatigué car il marchait environ trois kilomètres jusqu'à l'école.»<sup>11</sup> (Victor, 57 ans, médecin, cinquième d'une fratrie de huit enfants) Les parents (plus souvent le père que la mère à cause de l'obstacle de la langue) qui misent sur la réussite scolaire de leurs enfants développent aussi des contacts réguliers avec les enseignants, et s'ils ne peuvent aider les enfants dans leurs tâches scolaires, ils solliciteront des voisins qui pourront leur apporter l'aide nécessaire. Les parents (ou l'un d'eux) investissent parfois tous leurs biens dans la réussite d'un seul enfant. C'est le cas de la mère de Mario, qui vend tout son troupeau de moutons et laisse au père la garde des autres enfants pour accompagner son fils dans ses études universitaires à Lima. Malgré toute l'aide que les parents peuvent donner aux enfants, une bonne moitié des sujets a connu un parcours scolaire chaotique: relâchement et redoublements, décès d'un proche, maladie, problèmes financiers – l'école primaire étant la pierre d'achoppement de quasiment tous les sujets, ce qui confirmerait l'hypothèse du choc culturel. Il n'est donc pas rare, quand on est fils ou fille de paysan, de terminer sa formation professionnelle après l'âge de trente ans et en s'y reprenant à plusieurs reprises.

### QUAND LES ÉDUCATEURS DEVIENNENT DES FIGURES GUIDANTES

L'analyse des récits de vie a mis en lumière l'existence de souvenirs marquants, profondément sémantisés dans la mémoire relative à l'enfance des sujets et peu altérés par les années. A ces souvenirs, qui sont aisément repérables dans les récits par l'émotion intense et palpable qui s'en dégage, sont associées des figures guidantes. Dans son récit, le sujet prend la parole à la place de ces figures guidantes, les propos répétés sont précis, le flot du récit est important et les relances de l'enquêteur minimales. Pour nous, la motivation scolaire du sujet prend clairement appui sur ces figures qui sont la mère, le père, le couple, la

grand-mère ou un oncle, parfois un parrain ou un ami. Leur discours et leurs attitudes éducatives orientent et transmettent à l'enfant l'envie de réussir envers et contre tout. Pour Mario, sa mère, une «vraie dame» comme il le dit, ira jusqu'à s'opposer physiquement et ouvertement au choix d'un père violent et faire corps avec son fils: «Mon père me disait que je devais devenir forgeron parce qu'un forgeron en milieu rural avait du poids, il avait du travail, c'était quelqu'un de sérieux [...] mais nous avons déjà, moi et ma mère, l'idée que j'allais devenir un professionnel, un universitaire en dépit de notre pauvreté.» Chez Armandina (28 ans, technicienne agronome, seconde de la fratrie), c'est le père, dirigeant communal de l'eau, et la mère qui agissent de concert: «Quand nous les enfants nous étions fatigués de faire nos devoirs, notre mère essayait de faire des jouets à partir de n'importe quelle chose, elle faisait ses blagues pour nous faire rire pour [...] finir nos devoirs comme ça en jouant.» Un jour, alors que l'économie de la famille était au plus bas, Armandina annonce à son père: «Je vais travailler pour aider mes frères à devenir des professionnels [...] ils m'aideront par la suite à terminer ma formation professionnelle.» Mais l'opposition du père est énergique: «NON [...] je vais aller sans habits, sans manger, mais tu vas étudier, tu vas étudier! [Armandina insiste] NON [avec des coups], que tu le veuilles ou non, tu vas étudier!» Chez Victor, on inverse même les rôles classiques et stéréotypés du père et de la mère dans la famille paysanne: «C'est mon papa qui nous préparait le manger, ma mère [...] se dédiait <full> à l'agriculture [...] jamais nos parents ne se sont disputés [...] les gens disaient à nos parents que peut-être ils étaient en train de tromper leurs enfants parce que les études de médecine durent longtemps [...] Nos parents ne les écoutaient pas, ils croyaient en nous, non?» Le récit de Victor pointe ici deux caractéristiques que l'on retrouve dans plus de la moitié des familles de notre recherche et qui contrastent aussi avec la vision stéréotypée de la famille andine en vogue chez les instituteurs: une bonne entente entre les parents et l'absence de châtiments corporels envers les enfants.

### CONCLUSION

L'analyse de ces parcours de vie a démontré que la réussite scolaire des enfants de paysans n'était pas due au hasard mais bien à des pratiques éducatives particulières comme la persuasion et la responsabilisation des enfants vis-à-

<sup>11</sup> Cette situation est unique dans les récits, car le professeur est généralement redouté par les enfants.

## RECHERCHES EN COURS

vis d'eux-mêmes et de leur famille. Ces pratiques proviennent de valeurs fortes, comme la solidarité intergénérationnelle et le travail, qui sont indépendantes du niveau socio-économique. Il n'en va pas de même pour la perception que le sujet a de la culture paysanne. Dans les familles pauvres, cette dernière est fortement dénigrée et la culture citadine idéalisée alors que les sujets issus de

familles plus aisées apprécient la vie rurale et tentent de valoriser leur culture paysanne en apportant un soutien technique par le métier qu'ils choisissent ou en s'impliquant dans la politique. La famille paysanne étendue, en tant que potentiel de ressources pour l'éducation de l'enfant, est globalement absente de notre étude, ce qui constitue pour nous une surprise.

## BIBLIOGRAPHIE

CANDAU Joël

1996. *Anthropologie de la mémoire*. Paris: PUF.

CONTRERAS Carlos

1996. *Maestros, Mistis y campesinos en el Perú rural del siglo XX*. Lima: Instituto de Estudios Peruanos (Documento de trabajo n°80).

GEERTZ Clifford

1986. *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*. Paris: PUF.

HUAYHUA Margarita

1999. «La exclusión del runa como sujeto de derecho en el Perú». *Bulletin de l'Institut français des études andines* 28: 521-533.

ORTIZ RESCANIERE Alejandro

1989. «La comunidad, el parentesco y los patrones de crianza andinos». *Anthropologica* 7: 137-170.

ZEVALLLOS Roxana

2000. «Familias de Hoy: una propuesta alternativa en un mundo complejo». <http://www.educared.edu.pe/especial/articulo/82/familias-de-hoy.-una-propuesta-alternativa-en-un-mundo-complejo/> (page consultée le 12 septembre 2007).

## AUTEUR

Philippe Beaud est formateur en insertion professionnelle et en approche interculturelle de l'éducation familiale et de l'enseignement scolaire. Il travaille au Pérou depuis plus de vingt années avec des professionnels de l'enseignement primaire auprès des populations vernaculaires quechuaphones en collaboration avec des ONG et le Ministère de l'éducation. Il exerce aussi en France avec des professionnels du travail social et des publics en réinsertion sociale, issus ou non de l'immigration.

beaud.philippe@neuf.fr